

sonniers, y compris les officiers. Parmi ces derniers se trouvaient un Maréchal de l'empire et plusieurs généraux ; tous les officiers qui ont prouvé de ne pas reprendre les armes durant la présente guerre ont été libérés sur parole, plusieurs ont préféré rester prisonniers. Quant à l'Empereur il a été envoyé prisonnier à Wilhelmshou. Le maréchal MacMahon qui a été blessé dès le début de l'action après s'être exposé sur tous les points les plus dangereux, pour donner par sa présence du courage aux soldats est déjà bien connu de nos lecteurs. Cependant comme les actions des grands hommes ne sont jamais rendus trop populaires, rappelons en peu de mots celles du Duc de Magenta depuis le début de sa carrière militaire jusqu'à cette triste journée de Sédan. Le Maréchal de MacMahon est français de cœur et de naissance, cependant comme son nom l'indique, il descend d'une ancienne famille irlandaise catholique qui vint en France partager la destinée des Stuarts. MacMahon a servi d'abord en Afrique de 1830 à 1848 où il conquit tous ses grades jusqu'à celui de Général, puis en Crimée où il se couvrit de gloire par la prise des ouvrages de Malakoff, et enfin en Italie où il prit une part signalée à la victoire de Magenta et se vit nommer, sur le champ de bataille même, Duc de Magenta et Maréchal de France. Coïncidence curieuse c'était le Maréchal MacMahon qui avait été chargé de représenter la France au couronnement du roi Guillaume dont il est maintenant prisonnier. Depuis 1864 jusqu'au commencement de cette malheureuse guerre le Maréchal MacMahon était en Algérie comme gouverneur-général. Pour peindre l'homme rapportons un trait de courage et les paroles qu'on dit avoir été prononcées sur le champ de bataille de Sédan. Pendant que les officiers se jetaient sous les pieds de son cheval pour l'empêcher d'avancer au milieu du désastre de l'armée française : " Laissez-moi, disait-il, laissez-moi montrer à ces rois, à ces princes qui se cachent derrière leurs masses d'hommes, comment un Maréchal de France sait combattre et mourir quand il ne peut plus vaincre."

Nous n'en finirions pas si nous entreprenions de rapporter tous les traits héroïques accomplis tant pendant cette désastreuse bataille qu'après. Cependant de même que nous enregistrons scrupuleusement toutes les défaites des français et que nous reconnaissons et leur manque d'unité dans le commandement et leur manque de préparation à la guerre, pourquoi ne montrerions nous pas aussi que s'ils ont été vaincus ce n'est pas par leur manque de courage ? On ne sera donc pas surpris si nous reproduisons à notre tour quelques-unes de ces actions héroïques qui ont été rapportées par les journaux. Voici un trait de bravoure dont on ne manquera pas de faire le rapprochement avec la poésie que nous publions en tête de ce numéro du journal. C'était à Woerth ; le premier bataillon du 21<sup>e</sup> de ligne, appuyé par deux bataillons du 3<sup>e</sup> de ligne, avait pris position à Froeschviller. De onze à trois heures cette petite troupe fit vaillamment son devoir. A quatre heures elle avait épuisé toutes ses cartouches, et, calme, froidement décidée, elle attendait l'arme au bras la mitrailleuse prussienne qui s'acharnait contre ces victimes impuissantes. Tous les officiers étaient tombés, seul, comme par miracle, le lieutenant était resté debout. Le Colonel s'élança vers lui : " Lieutenant, dit-il, ralliez vos hommes et saisissez le drapeau." Ils étaient quarante ; le lieutenant les rallia et se replia vers Reischaffen pendant que le colonel pousse une reconnaissance pour savoir si la journée est perdue. Le Colonel n'a pas reparu. Quant au porte-drapeau, il se place au milieu de sa petite troupe et poursuivi par les uhlands, il arrive au château de M. le Comte de Lense, député du Bas-Rhin, lui confie la garde du drapeau tricolore, et revient faire face à l'ennemi. La nuit arrive et lui permet de se replier vers Haguenau, où se trouvait le 2<sup>e</sup> bataillon du 21<sup>e</sup>. Quand les malheureux purent se compter, ils étaient huit, dont trois seulement avait été épargnés par les balles ennemies.

Revenons à Sédan, Sédan la plus désastreuse défaite de la France, mais qui n'est point deshonorante, si l'on considère la disproportion des forces, l'état des deux armées et le courage des vaincus. Tout le monde n'a pas voulu capituler à Sédan, car en même temps qu'on voyait arriver à Paris la division Vinoy qui revenait de Bethel sans avoir pu se rendre sur le champ de bataille faute d'ordres et d'indications précises, on voyait arriver aussi trois cents hommes du 3<sup>e</sup> régiment des zouaves de la garde qui n'ont pas voulu accepter la capitulation.

La division Vinoy a échappé au massacre par son indomptable énergie et son courage extraordinaire contre les ennemis qui la poursuivaient et ceux qui lui coupaient la retraite. Les troupes marchèrent jour et nuit et lorsque manquant de chevaux elles étaient obligées d'abandonner quelques pièces d'artillerie, on les enclouait et les jetait dans les rivières. Quant au 3<sup>e</sup> régiment des zouaves de la garde ; après avoir refusé de déposer les armes, sur l'ordre du colonel, on a serré les rangs qu'une bataille de trois jours avait fort éclaircis ; le chef d'un a sonné la charge et avec une impétuosité d'élan irréaliste, le régiment s'est précipité sur les masses profondes des Prussiens, dans lesquelles il a fait une trouée et s'est frayé un sanglant passage. Tous ces braves voulaient mourir, pas un ne voulait se rendre. Trois cents ont franchi les masses qui les enveloppaient. Quand on apprend qu'un régiment a réussi ainsi à faire son chemin à travers l'ennemi on se demande naturellement ce que n'aurait pas pu faire une armée de 50,000 hommes ?

Aussitôt après la bataille de Sédan, il n'y eut qu'un cri dans l'armée prussienne : A Paris, crièrent officiers et soldats, et les prisonniers fran-

çais, qui trois ou quatre semaines avant, avaient défilé dans les rues de Paris en criant : A Berlin ! virent passer devant eux, le lendemain de la bataille, leurs insolents vainqueurs criant : A Paris ! et se rendant en effet tout droit à Paris. Il est donc temps de voir nous-mêmes ce qui se passait pendant ce temps dans la capitale de la France, et c'est sous ses murs que nous reverrons ce bon roi Guillaume, notre Fritz, et tous leurs généraux, bavarois, badois, etc.

Dans tous dernièrement revue nous en fîmes resté à la substitution du ministère Pallikao au ministère Ollivier. Nous n'avons rien à dire, ni pour, ni contre ce ministère de courte durée, auquel plusieurs attribueront la défaite de Sédan. D'autres seront d'opinion qu'il n'eut d'autre tort que de laisser les Parisiens sans nouvelles. En effet y a-t-il un supplice pire, pour le parisien que celui d'être sans nouvelles : vraiment c'est à croire que ce ministère voulait exposer un million d'hommes au suicide. D'autres plus calmes, attribueront à ce ministère et au général Trochu la reprise des immenses travaux, nécessaires à la défense de la capitale. Mais nous venons de nommer un homme, cet homme, les journaux anglais l'ont appelé *the coming man of France*, il ne conviendrait donc pas de le passer sous silence.

En 1867, paraissait à Paris, un livre intitulé *L'armée française*. Dans ce livre, le lecteur attentif aura remarqué bien des conseils, plus, s'ils avaient été suivis durant cette guerre, auraient épargné plus d'une défaite aux armées françaises. Le lecteur aura admiré surtout cette phrase : " Il faut au courage du soldat un sentiment plus élevé que l'espoir d'une récompense, plus grand même que la gloire, il lui faut le sentiment du devoir et celui du sacrifice ; et ceux-là, ajoutait l'auteur, conservent seuls le calme nécessaire, qui croient en l'aveir." Le 19 août 1870, l'auteur de ce livre, dans une proclamation aux habitants de Paris, dont il venait d'être nommé gouverneur, s'exprimait ainsi en terminant : Pour accomplir mon œuvre, après laquelle je l'affirme, je rentrerai dans l'obscurité d'où je sors, j'adopte une des devises de la province de Bretagne où je suis né : " Avec l'aide de Dieu, pour la patrie." Ah ! le style ici, c'est bien l'homme ; et qui ne reconnaît dans ces paroles un noble fils de cette Bretagne si loyale, si brave et si religieuse ? C'était le général Trochu. Louis Jules Trochu, né en 1815, fut successivement un des élèves les plus distingués de Saint-Cyr et de l'école d'application du corps d'état-major. Lieutenant en 1840, capitaine en 1843, il fut attaché comme aide-de-camp au Maréchal Bugeaud en Algérie. Chef d'escadron en 1846, lieutenant-colonel en 1853, il fut aide-de-camp du Maréchal Saint-Arnaud, en Crimée. A peine âgé de quarante ans, il fut nommé général de brigade à Malakoff, où il reçut la croix de commandeur de la Légion d'Honneur. Il a aussi fait avec distinction la campagne d'Italie, après laquelle il fut nommé grand-officier de la Légion d'Honneur, comptant à cette date, vingt-cinq années de services effectifs ; dix-huit campagnes et une blessure. Le général Trochu était, avant la guerre, membre du comité consultatif d'état-major. Voici la conversation qu'eut l'Empereur avec le général Trochu, lorsqu'il lui remit le commandement de Paris. Elle est rapportée par une personne qui se trouvait dans le wagon impérial.

C'était sur le chemin de fer de Paris à Châlons d'où revenait le général, il se croise avec le convoi impérial, et l'Empereur l'ayant appelé lui dit : Général, je vous confie la défense de Paris—Sire, j'accepte la défense de Paris, pour la patrie, mais je demande ma liberté d'action sans contrôle, autre que celui de mon honneur de soldat français !—Me répondrez-vous des mesures que vous prendrez ?—La patrie est en danger et je suis français. Je ne deman le que liberté absolue d'action.—Allez, général, répondit l'Empereur, je remets entre vos mains le salut de la capitale et de l'Empire français.—Sur ma vie ! ajouta le général Trochu, je suis responsable du salut de la France ! Beaucoup plus qu'il ne pensait, le brave général, car cette conversation était tenue bien avant la capitulation de Sédan et le siège de Paris.

Avant de nous occuper des moyens de défense de Paris, voyons ce qui s'est passé dans la capitale à la suite de la défaite de Sédan. Vendredi, c'est-à-dire le lendemain de la capitulation de l'Empereur, Paris avait encore un reste d'espérance, malgré les sinistres rumeurs qui commençaient à se répandre ; mais Paris était sans nouvelles et dans une morne tristesse. Samedi, le général Pallikao, à la fin de la séance du Conseil Législatif, prenant la parole, donna officiellement la nouvelle du grand désastre. Il n'osait avouer toutefois qu'une partie des grands malheurs. Le soir à minuit, nouvelle séance, pendant laquelle le ministère cette fois, fait connaître, au milieu d'un silence glacial, la triste vérité. En présence d'une telle catastrophe, M. Jules Favre monte à la tribune et fait une proposition qui contient les trois actes suivants : 1<sup>o</sup> La déchéance de Louis Napoléon Bonaparte et de sa dynastie ; 2<sup>o</sup> La nomination d'une commission exécutive, investie de tous les pouvoirs nécessaires pour repousser l'invasion et chasser l'étranger ; 3<sup>o</sup> Le maintien du général Trochu, comme gouverneur de Paris, chargé de la défense de la capitale. Vu l'importance de ces changements et la gravité des circonstances, la discussion sur ces trois propositions est ajournée à midi, dimanche, par conséquent dans la même journée, puisque la séance est levée à une heure et demie du matin. Dans la matinée du dimanche, toute la population de Paris est dans la plus grande agitation et ne peut être apaisée par la lecture de la proclamation signée des ministres et affichée sur les murs de la capitale. Cette proclamation, le dernier acte du ministère Pallikao, constatait les revers déjà bien connus et annonçait la formation de deux nou-